Semaine pour Dieu 2022 – Topo 6

Du pardon et de la réconciliation à la fraternité

Un homme avait deux fils... c'est ainsi que commence une parabole racontée par Jésus, celle que nous avons l'habitude d'appeler : « *parabole du fils prodigue* ». Un homme avait deux fils... Un homme avait 12 fils. Cette étonnante proximité entre le récit de Joseph, sorte de fils prodigue retrouvant son père et sa famille, d'une part, et la parabole racontée par Jésus, d'autre part, nous conduit à terminer notre semaine pour Dieu en tentant de rapprocher les deux histoires...

Mais nous n'en avons pas encore tout à fait fini avec Joseph... et ses frères ! Nous nous étions quitté mercredi, souvenez-vous, sur un goût d'inachevé, avec le sentiment qu'au terme des retrouvailles entre les 12, il n'est pas dit que, pour les frères, tout soit aussi limpide que pour Joseph... même si, de fait, un pas de géant a été fait puisque désormais plus rien ne les menace et que leur subsistance est assurée.

Joseph vient donc de renvoyer ses frères à leur père en les comblant de présents - censés probablement convaincre le vieux Jacob de la véracité de leur dire. Et parmi ses présents, pour chaque frères, une tunique neuve qui n'est pas sans évoquer la tunique de la discorde que Joseph, seul, avait reçu de son père au début de notre histoire... ce qui pourrait bien signifier que, pour Joseph, l'affaire est close puisqu'il a rendu le bien pour le mal.

Les 11 frères arrivent donc en Canaan préoccupés, probablement, par l'accueil que Jacob va leur réserver. Ils ont d'ailleurs bien raison de se faire du soucis – chat échaudé craint l'eau chaude - Jacob commence par se méfier ! Mais il finit, malgré tout, par se laisser convaincre justement du fait de l'abondance des biens rapportés d'Égypte. Le texte précise alors que Jacob reprend vie : *« Alors l'esprit de leur père Jacob reprit vie. » (45,27).* Si la nouvelle de son fils déchiqueté par une bête, il y a 20 ans, avait entré Jacob non seulement dans un deuil dont il n'était jamais sorti, mais aussi dans une méfiance à l'égard de ses fils qui le faisait mourir à petit feu ; la nouvelle que son fils bien-aimé est vivant, le ramène à la vie !

Rapidement le départ pour l'Égypte de toute la famille est acté et ce, d'autant plus, que Dieu, consulté par Jacob, confirme sa volonté de voir le patriarche se rendre là-bas pour y devenir une grande nation. Les retrouvailles entre le vieux patriarche et son fils préféré ont enfin lieu, moment d'intense émotion sur lequel le narrateur ne s'attarde pas précisant que le peuple

d'Israël s'installe alors en Égypte profitant de la protection de Joseph... Happy end ? Pas tout à fait... L'histoire n'est pas finie non seulement parce que Jacob n'est pas mort – or c'est bien à la mort du patriarche que s'acte le changement de génération – mais aussi parce que nous avons toujours, en bouche, un petit goût d'inachevé quant à la réconciliation entre les frères.

Reste donc deux chapitres pour aller au bout de l'histoire. Le narrateur consacre le chapitre 49 au testament de Jacob, sorte de longue pièce poétique par laquelle le père réunit symboliquement la fratrie autour de lui. Passant en revue chacun de ses fils, il se termine par un bel hommage rendu aux deux fils sans qui cette histoire n'aurait pas connu l'issue qui est la sienne : Judas et Joseph. À Judas est remis la place de chef sur ses frères ; à Joseph est remis la bénédiction, celle reçue par Abraham, bénédiction qui, depuis, se transmet de génération en génération. A six reprises dans les versets 24 à 26, Jacob emploie le mot « bénédiction en parlant de Joseph : *« son arc est demeuré ferme ; ses bras et ses mains ont gardé leur agilité grâce à Celui qui est Force de Jacob, grâce au nom du Berger d'Israël, grâce au Dieu de ton père – qu'il te vienne en aide ! grâce au Puissant – qu'il te* ***bénisse*** *! D'en haut,* ***bénédictions*** *des cieux !* ***Bénédictions*** *de l'abîme tout en bas !* ***Bénédictions*** *des mamelles et du sein ! Les* ***bénédictions*** *de ton père ont surpassé les* ***bénédictions*** *des montagnes antiques, le désir des collines éternelles : qu'elles viennent sur la tête de Joseph, sur la chevelure du consacré parmi ses frères. »*

Non seulement Jacob associe la bénédiction à Joseph mais il décerne, aussi, de *« Berger d'Israël »* c'est à dire de la famille d'Israël donc de Jacob puisqu'Israël est le nom que Dieu a donné à Jacob. Or c'est bien comme *« berger de ses frères »*, souvenez-vous, que Joseph, nous fut présenté, tout au début de l'histoire ! Assurément, Joseph est le berger de ses frères, lui qui a pu mener la famille d'Israël vers la vie en trouvant le chemin de la fraternité et en installant les siens là où il pouvait les nourrir pendant la famine. Le béni a été source de bénédiction pour les autres... telle était la mission confiée à Abraham ! Tout est donc bien qui finit bien... pour Joseph et pour Jacob !

Mais, pas encore, pour les frères ! C'est que la scène des retrouvailles fraternelles a laissé en suspens deux problèmes importants. D'une part c'est la préoccupation pour leur père commun, Jacob, qui a permis aux frères de se retrouver. Ce souci, nous l'avons vu, était central dans la supplique de Judas, s'interposant pour Benjamin dans le but, justement, que Jacob ne meurt pas de chagrin. Quant à Joseph, après s'être donné à reconnaître, la seule chose qu'il a exprimé, c'est sa hâte de revoir son père. Si c'est bien l'amour pour le père qui a, ainsi, soudé la fratrie, que va-t-il se passer à présent que celui-ci est mort et enterré ? D'autres part, dans la

vive émotion qui fut la sienne, après le plaidoyer de Judas, et sans doute, aussi, pour ne pas compromettre ses chances de revoir rapidement son vieux père, Joseph n'avait pas qualifié, moralement, le mal que ses frères lui avait fait... mettant tout cela, un peu rapidement, sous le compte de la providence divine. Imposant ainsi sa lecture de l'histoire, Joseph ne laissait pas alors d'espace, à ses frères, pour qu'ils puissent reconnaître leur culpabilité et qu'ainsi puisse s'opérer une véritable réconciliation. Il y a donc toujours encore un cadavre dans le placard... un cadavre qu'il revient maintenant, aux frères, d'exhumer !

Le père enterré, ceux-ci se retournent donc vers Joseph, terrifiés à l'idée que celui-ci, désormais, ne se venge du mal commis autrefois. Il s'est passé 17 ans depuis leur arrivée en Egypte mais la culpabilité continue à ronger les frères et elle ressort, une fois Jacob disparu, tel le fantôme d'un souvenir enfoui. Mais comment pourrait-il en être autrement puisque, jusqu'ici, ils n'ont rien pu en dire à leur victime ? L'heure est donc venu d'invoquer la miséricorde de Joseph sur eux. Or pour appuyer leur demande de pardon, les frères vont se référer à une ultime recommandation de Jacob... dont il n'a pourtant pas été fait mention dans son testament (50,16-17) : *« Avant de mourir, ton père a exprimé cette volonté : "Vous demanderez ceci à Joseph : De grâce, pardonne à tes frères leur crime et leur péché. Oui, ils t'ont fait du mal, mais toi, maintenant, pardonne donc le crime des serviteurs / esclaves du Dieu de ton père !" »*

Les frères, sous le coup de la peur, ne sont-ils pas retomber, de nouveau, dans leur penchant pour le mensonge ? De fait. Mais s'ils rusent encore, il n'empêchent qu'à travers leur invention, ils disent quelque chose de leur vérité. Pour la première fois, effectivement, ils avouent clairement à Joseph leur faute en la qualifiant moralement. Ce n'est pas seulement la demande de pardon de leur père qu'ils présentent ici, vous l'avez entendu, mais bien leur propre demande de pardon. Si dans leur crainte, ils agissent par ruse, ils font néanmoins œuvre de vérité en interpellant celui qui, en niant leur faute, il y a 17 ans, les a aussi privé du pardon.

Et Joseph pleure... sans qu'il ne nous soit dit pour quelle raison il pleure puisque, immédiatement, les frères se prosternent devant lui, se proposant, de nouveau, comme *« esclave de Joseph »*... Je dis *« de nouveau »*, parce que, souvenez-vous encore, c'était là l'engagement qu'ils avaient pris, devant le prince d'Égypte, après que la coupe et l'argent eurent été trouvés dans leurs besaces et juste avant que Judas ne plaide longuement en faveur de son père afin d'éviter, à celui-ci, une mort tragique. À présent que cette mort a eu lieu, sereine, les frères se présentent spontanément pour recevoir le châtiment de la faute qu'ils viennent d'avouer. Tout se passe, pour eux, comme si le châtiment avait été suspendu temporairement, étant conditionné à la survie du père. Maintenant donc est venu le temps de payer …

À Joseph de se prononcer. Mû par le désir de fraternité, nous avons que Joseph a su utiliser mensonge et habilité pour amener ses frères à leur vérité cachée et les rapprocher ainsi de lui, tout en mettant peu à peu en place les conditions d'une relation fraternelle. À présent, dans leur désir de pardon, c'est au tour des frères de jouer au plus fin avec Joseph, l'invitant à faire le pas qu'il faut pour franchir la distance qu'il a laissé subsister entre eux, en occultant leur responsabilité dans son malheur. À lui donc de dire ce qu'il en est de cette faute et de son châtiment ; à lui de se prononcer sur leur culpabilité qui les éloigne de lui, qui les rend méfiant et craintif à son égard. Tant qu'il n'aura pas dit sa vérité, la route qui mène à une relation vraiment partagée restera barrée. Gn 50,19-21 :

« Soyez sans crainte ! Vais-je prendre la place de Dieu ? Vous aviez voulu me faire du mal, Dieu a voulu le changer en bien, afin d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui : préserver la vie d'un peuple nombreux. Soyez donc sans crainte : moi, je prendrai soin de vous et de vos jeunes enfants. »

Au double *« pardon, je te prie »* des frères, répond donc un double *« ne craignez pas »* et au *« nous sommes serviteurs de Dieu »* répond *« Vais-je prendre la place de Dieu ? »*. Par ces mots, Joseph refuse le châtiment que ses frères sont prêts à s'imposer : puisqu'ils sont déjà serviteurs / esclaves de Dieu, comment pourraient-ils devenir ses esclaves à lui ? Ainsi, en refusant de punir la faute confessée, Joseph pardonne à ses frères. Mais s'il accorde son pardon, il ne rate pas, pour autant, le rendez-vous de la culpabilité. Il qualifie clairement la faute des frères en reprenant leurs propres mots : *« un mal qui cause le malheur »*. Il les désigne ainsi, et clairement, comme les auteurs d'un mal dont il a été la victime, un mal, qui plus est, délibérée. Peut-être avez-vous remarqué qu'il n'est plus, dans cet ultime discours de Joseph, mention du père. Celui-ci a disparu laissant place à la rencontre directe entre les 12.

C'est parce que les frères ont pris l'initiative d'intervenir, habité par la peur de Joseph mais aussi par une soif de pardon, que celui-ci peut faire, à présent, le pas vers eux pour résorber la distance qu'il avait laissé subsister dans son empressement à passer sur la faute pour pouvoir son père. Ce sont donc les frères qui font l'ultime pas en donnant à Joseph de leur pardonner, scellant, de la sorte, l'invention de la fraternité. C'est que le pardon est don par excellence, en ce sens qu'il est donné à celui qui pardonne.

Dans ces derniers mots prononcés par Joseph, il est question, de nouveau, du dessein bienveillant de Dieu comme si Joseph cherchait, ainsi, à ramener, à l'avant-plan celui qui, discrètement, s'était retiré de la scène pour laisser aux humains l'espace dans lequel ils puissent assumer leurs responsabilités propres. Telle est bien l'interprétation que Joseph fait de son

histoire ; libre à chacun - les autres frères comme nous - de la partager ou non. Mais si nous partageons la lecture que Joseph fait de son aventure, c'est donc que nous posons un regard neuf sur Dieu, puisque nous le reconnaissons agissant mystérieusement, dans le secret des cœurs, aussi bien dans la droiture que dans la culpabilité, dans la vérité que dans le mensonge, dans la haine et la violence que dans l'amour et la sagesse et peut-être même jusque dans la convoitise... qui ne peut étouffer complètement le désir authentique qu'elle blesse.

Au final, c'est une parole vraie, franche, directe qui est posée... Ils sont loin les racontars du tout début du récit ! Une parole qui ouvre, pour les 12 frères, la possibilité d'un vivre ensemble pacifié que le début de l'aventure n'aurait jamais permis d'imaginer. En vidant leur contentieux avec cette façon, bien à eux, de dire le vrai de manière détournée, comme si le tranchant de la vérité risquait de blesser inutilement et de raviver les conflits, les fils de Jacob mettent aussi un terme à ces vieux conflits familiaux que nous avons évoqué le premier jour.

Ainsi la fin du livre de la Genèse répond à ceux qui auraient vu, dans le Dieu des chapitres 2 et 3, le Dieu du jardin d'Eden, un dieu tellement jaloux des humains qu'il leur déniait le droit de *« connaître le bien et le mal »*. Avec la saga de Joseph nous découvrons, de fait, non seulement un Dieu qui requiert la collaboration de chacun pour que le bien triomphe du mal et que la vie en sorte victorieuse, mais encore, en laissant à Joseph et à ses frères, le soin de démêler le bien et le mal, dans leur propre histoire, un Dieu qui permet aux hommes d'accéder à cette connaissance du bien et du mal... a posteriori et sans la posséder avec convoitise comme si elle était donnée d'emblée. La connaissance du bien et du mal... ça s'apprend, par expérience !

Un homme avait deux fils... un homme avait 12 fils. C'est au regard de la parabole du fils prodigue que nous achevons notre méditation de l'histoire de Joseph et de ses frères.

Un homme avait deux fils... deux fils qui se laissèrent gagner par la convoitise, le péché originel. Le plus jeune dilapida tout ce que son père lui avait donné jusqu'à se retrouver, un jour, à garder les pourceaux ; le plus vieux refusa de se réjouir du retour de son jeune frère prodigue, malgré la joie de son père d'avoir retrouvé son fils perdu. Et la parabole n'en dit pas plus... laissant penser que le chemin de la fraternité, entre ces deux-là, est encore long...

Un homme avait douze fils... qui se laissèrent gagner par la convoitise. L'avant-dernier plus jeune joua de son statut de préféré pour narguer les autres... les premiers vendirent leur frères... quant au plus jeune, il était trop petit pour jouer un rôle dans l'histoire ! Mais les aînés laissèrent le repentir gagner peu à peu leur cœur et surent demander pardon en reconnaissant leur faute lorsque l'heure fut venue. Quant à l'avant-dernier, il ne laissa pas la convoitise et le

désir de vengeance emplir son cœur et su tendre à ses frères la main pour qu'une réconciliation juste et vraie puisse s'opérer. Et le récit s'arrête là car, s'il a bien fallu 13 chapitres pour en arriver là, la fraternité, entre ces 12, est désormais actée.

C'est à l'aune de cette parabole du fils prodigue que je vous propose, pour terminer, de relire rapidement le parcours que nous avons fait pour constater que, dans un cas (l'histoire de Joseph) le chemin du pardon et de la réconciliation débouche sur la fraternité mais que, dans l'autre cas (la parabole), ce chemin n'aboutit pas... Rien n'est acquis.

Au départ le récit de Joseph raconte comment ce que certains vivent comme un bien pour eux - Jacob préférant Joseph par exemple / le fils prodigue réclamant sa part d'héritage - peut faire très mal à autrui, un mal qui, au terme engendre de la souffrance pour tous.

Puis vient le temps, le temps celui de la séparation : Joseph est en Egypte / le fils prodigue dilapide son héritage. C'est le temps de la confrontation aux pénibles conséquences du mal, le temps nécessaire pour mûrir dans des expériences douloureuses - à l'instar de Judas avec Judas ou du fils prodigue avec ses porcs - le temps nécessaire pour cultiver la sagesse et la justesse dans le refus de faire subir à d'autres le mal enduré... Et s'il fallait, parfois, ne pas être pressé avec le mal qu'un conflit génère mais apprendre à « faire avec », pendant un temps du moins ? Et si le pardon et la réconciliation demandait du temps... et si on se donnait ce temps ?

La crise d'abord, le temps ensuite et puis, un jour, la nécessité de revisiter le malheur et le mal qui l'a produit, de repasser là où ça a fait mal, là où du bien, ou du moins *« quelque chose qui fait du bien »* (la préférence de Jacob, l'héritage du fils prodigue), a pourtant donner naissance à un mal. C'est le temps de l'introspection, de la relecture. *« Rentrant en lui-même »* raconte la parabole pour évoquer ce processus vécu par le fils prodigue. Un peu comme s'il importait de retourner là, pour permettre au bien de reprendre au mal la force dont ce dernier l'a privé en la détournant à son profit.

Mais la relecture ne suffit pas, le récit de Joseph le montre avec clarté : la vie ne peut l'emporter, l'être humain ne peut devenir humain que là où le serpent est tenu sous contrôle là où on ne le lui laisse pas le dernier mot et pour arriver à cela un long chemin est à parcourir, où chacun doit faire ses propres pas pour aller vers la vie (en osant dire à Jacob sa vérité, pour les frères, en retournant vers le père pour le fils prodigue). On le voit bien dans ces deux histoires, chacun est amené à tourner le dos à ce qui n'était un bien que pour lui et à la sacrifier au bien

des autres, jusqu'à découvrir que le vrai bien ne peut être que partager... ce que Joseph et ses frères surent faire, ce que le fils aîné de la parabole ne sut pas faire !

Et Dieu dans tout ça ? Ce que la Genèse raconte de Dieu finalement, du début jusqu'à la fin, c'est que si Dieu intervient contre le mal, il le fait d'une façon telle qu'il ne rajoute pas du mal au mal, par exemple en condamnant le fautif. Dieu agit en laissant l'homme connaître les conséquences malheureuse du mal qu'il inflige à d'autres, dans l'espoir que celui-ci soit capable d'ouvrir les yeux sur son mal et de s'en détourner librement. Dieu agit par une parole qui désigne le mal et suggère une issue, cherchant ainsi à se faire proche dans l'espoir de toucher le cœur de celui qui s'apprête à faire du mal. Ca n'a pas marché avec Caïn ; ça a marché avec Joseph et ses frères ; l'espoir est permis ! Mais Dieu se tient aussi avec le malheureux dans sa difficulté. Joseph l'a expérimenté a bien des reprises ; le fils prodigue aussi ; chacun d'entre nous probablement. Bref, par le livre de la Genèse, nous découvrons que Dieu n'est pas insensible au mal : il le travaille de sorte qu'il puisse en accoucher d'un bien.

Un homme avait deux fils... un homme avait 12 fils. Dans le premier cas, la réconciliation n'a pu avoir lieu, le pardon n'a pas été donné, la fraternité reste blessée. Dans l'autre cas, la réconciliation a eu lieu, le pardon a été donné, la fraternité est restaurée.

Si, nous l'avons vu, le mot de la fin est clairement posé, par Joseph, il ne nous est, par contre, rien dit, dans la parabole, de la réponse du fils aîné à son père... pas plus d'ailleurs que de la réponse du plus jeune fils à l'accueil que son père lui a réservé. Si aucun des fils ne répond, c'est parce que la réponse, c'est nous ! Chacun de nous est appelé à écrire la fin de ce récit et à choisir quelle conclusion doit avoir cette histoire. Il n'est pas facile de guérir de la révolte qui nous habite, à l'instar de ce plus jeune fils, de l'illusion de faire ce que je veux comme je veux, ni, encore moins, de toucher le fond du désespoir et de l'envie. Il n'est pas facile, non plus, de guérir de la tentation du devoir poussé à l'extrême, à l'instar du fils aîné... parce que le devoir nous rassure mais de manière fausse : nous pensons que si nous nous comportons bien, nous sommes digne d'amour, que si nous faisons notre devoir, nous serons heureux. Mais l'amour c'est l'expérience de la gratuité, ou bien ce n'est pas de l'amour. Seule le pardon peut changer de façon imprévu ces deux logiques, peut guérir ces deux positionnement erronés, pour en faire advenir un nouveau, à l'image de celui de Joseph.

En méditant la parabole du fils prodigue, laissons remonter tout ce qui nous a habité durant cette semaine pour nous préparer à recevoir le sacrement du pardon, demain matin.